

## TOUJOURS LA NUIT

(en pensant à *Degré Zéro* et aux zéros du monde entier)

Il est des moments de tristesse que rien ne console  
Pas même les doux moments d'amère solitude  
La lune blafarde, elle, scrute impassible  
Comme la promesse d'un feu insatiable, mais...  
Il n'en sera rien  
Sous les draps encore humides  
La chair se faufile sans mot-dire  
Et les gestes désordonnés  
Autrefois purs de désir satin  
Se parent de blasphèmes et de rêves vains  
Comme pour toiser la vie qui virevolte  
Et s'en va piailler ailleurs l'air de rien  
Tel aura été l'adage de l'errance  
Absolu aux reliefs cristallins  
Comme l'eau pure dans la carafe brisée  
La main tremble encore  
Et le sang regagne peu à peu le soleil  
Pour panser les plumes brûlées  
Pour la défiance et l'outrage  
Pour la passion  
Contre la gloire !  
Et ce corps fébrile cette bête chétive  
Qui peine à quémander l'opprobre  
Et qui pleure et qui rit  
Comme un astre ivre de déesses  
Assouvies de fruits d'or  
Trempés dans la suie et la cire  
Pantins, figurines, effigies...  
Plus rien ne ressemble au regard  
Non loin de là, quelques âmes traînent leur triste caravane  
L'errance aide, certes  
Mais la mort est de mise  
Pour la vie qui s'esclaffe au moindre souffle au moindre sursaut  
Les chevaux sans brides, las de leur marche sans dunes  
Hennissent de tous leurs vœux de noblesse  
Comme pour sabrer la soif et répudier la faim  
Pour quelques herbes sèches à brouter entre deux représentations du Cruel  
L'enfant ne pleure plus  
Il grandit exemplaire et droit  
Comme la noire misère à heure fixe  
Qu'il tète dans les limbes pré-primaires  
Je n'ai pas appris à lire à l'école

À l'école j'ai appris « à apprendre »  
À la baguette par coeur et sur le bout des doigts  
Sous le tableau propre de noirceur  
Le poème que jamais je n'écrirai  
Car peu adroit et osant les mots de l'incurie  
À l'école j'ai appris à ne pas m'oublier  
Jusqu'à devenir le centre d'un monde plié en reliure  
Pour des songes de carton-pâte  
Sans marge à résilier  
Sans rage à immoler  
Dans le rang  
Sage esclave parmi les miens  
Scélérats à venir  
Au pas, tablier boutonné...  
Que mes amis voyous me manquent !  
Que mes évasions sans but me hantent !  
Me voilà visage de cendres et de sable  
Ridé par les mutineries avortées  
Et les conseils des mères maquereilles  
Qui refusaient le sein aux bâtards pour le donner aux orphelins  
Elles qui connaissaient la vie ses travers et ses bouts de ficelle  
La merde aussi a sa hiérarchie  
Mais les mouches, ça, elles l'ignorent  
Elles plantent le dard comme l'autre va à la soupe  
À la différence substantielle que les mouches vivent de merde  
Quand les hommes, eux, l'adorent  
Les palaces en regorgent  
D'où leur haine viscérale des rats qu'ils célèbrent par le meurtre en cage  
et dans les caves  
Dans une ville-déclaration-de-guerre comme Marseille  
Les rats sont rois  
Ils reconnaissent leurs égaux les hommes mais tiennent à se démarquer d'eux  
Nulle emprise possible  
Nul remède  
Ils sont là  
Corps-à-corps imminent  
Morsures contre coups de fusil  
Venin contre vaccin  
Rongeurs et carnassiers  
Aux aguets du tendre faible de la tendre proie  
Au fond, deux figures déiques d'un même livre sacré  
Chanceux sont les corbeaux qui ne volent pas très bas ; et les chats,  
qui rasant les murs en sempiternels traîtres  
Il leur reste le toit  
Briguer l'éternité à la belle étoile déjà morte, c'est toujours ça d'acquis  
Les mets de la vieille veuve feront l'affaire  
Un jour j'ai montré un jeune poème griffonné entre les volets crasseux de l'insomnie

On m'a répondu : « *Oui, mais il faut gagner ta vie !* »  
Essuyer une gifle et en raconter gratuitement la méprise-au-travail  
C'est cela la poésie !  
Il n'y a pas d'école  
Il n'y a jamais eu d'école  
Il y a les établissements de la honte à faire sauter à la dynamite  
Et des aigris à limoger à vie  
Les mots sont là comme ils l'ont toujours été  
Fiers et pourtant sans prétention  
Sans conflit générationnel  
« *Oui Monsieur l'Agent* » et « *Nique la police !* »  
Se côtoyant sans pour autant manger à la même cantine  
Question de ponctuation, de ton  
Verbe multiple donc  
Là, de tout son être  
D'une langue à l'autre d'un baiser à l'autre  
Dans le lit des matins défaits et dans le parking mal éclairé  
J'ai craché des couleuvres en épelant amis amours et ennemis  
J'ai brisé mes mains contre des silhouettes de bronze  
J'ai bu et dansé comme on célèbre la défaite  
J'ai aimé d'amour comme on se dresse devant la mort fiévreuse  
J'ai trahi des cœurs apeurés comme on fuit l'ombre insolite  
Ainsi jusqu'à tuer le « Je » et adopter l'« avoir »  
Rien entre les mains  
Quelques clopes fumantes et un verre au fond d'agonie  
Mes amis sont partis  
Et c'est pour cela qu'ils sont partout  
Je marche et reconnais leurs pas fugaces çà et là  
Au moindre soupir à la moindre suspicion  
Leur pouls alterne mes absences tel le chandelier au milieu d'une table vide  
Le regret est une abjection  
Et ses détracteurs des assassins  
Le regret n'est rien quand on lui préfère le jeu à la victoire  
Au fond je suis resté enfant  
La vie consiste à rester enfant et se laisser pousser la barbe  
Pour les coups de poignard dans le dos  
Les miens les tiens les nôtres  
Je suis resté enfant car l'adulte me répugne  
Car l'enfant sait taire le ventre creux quand il ne lui reste plus qu'à se nourrir  
de vermine  
L'enfant ne mange pas son frère  
L'enfant pleure et meurt... mais jamais ne mange son frère  
C'est là le caprice morbide de l'adulte caché derrière la misère qu'il scande  
à chaque carrefour de son impuissance  
Les Grands Boulevards ? Prenez-les  
Les Galeries les Musées ? À vous  
Les Fêtes et les Congés Payés ? Cadeau

Nous les brûlerons  
Nous brûlerons tout et en ferons des tombeaux sans épitaphes  
où nous viendrons déféquer aux heures pâles de l'ennui  
Comme pour évoquer ce qui a été révoqué en pleine nuit  
puisque le jour vous était pain béni  
Nous boirons et chanterons à nouveau  
Non en victorieux  
Mais en réprouvés  
Ayant par un passé lointain rêvé d'être morts vivants  
Plutôt qu'ayant vécu morts  
Nous le ferons  
Car nous sommes légion  
Nous le ferons  
Maintenant !

Et je me souviens  
Je me souviens encore...

Il fait encore nuit par ce matin ensoleillé  
C'est toujours la nuit quand on embrasse la blessure des autres  
Je m'en vais dormir  
Pour que la nuit dure et dure encore...